

## Coda - Avril 2004

*Archéo-Mix*

*Ils n'ont pas inventé la techno mais ils y ont participé...*

### Denis Dufour

[Terra Incognita, mais plus pour longtemps...]

Denis Dufour fait partie de la “jeune garde” des compositeurs acousmatiques. Issu de l'Ina-GRM, professeur, organisateur du festival Futura et des concerts Motus, créateur du label du même nom, cet activiste de la musique de recherche – dont le travail doit autant à Pierre Schaeffer qu'à Aphex Twin – prêche pour une nouvelle visibilité de la scène acousmatique. Loin des clichés schélorosés de musique pour laborantins en blouse blanche, Denis Dufour souhaite insuffler de la vie à un genre en manque de reconnaissance. Propos recueillis par Mas Renn.

Il y a de la vie dans la musique de Denis Dufour. Terra incognita, son œuvre majeure regroupant trois pièces distinctes, vibre littéralement de pulsations organiques où résonne le souffle de la jeunesse. Compositeur de musiques vocales, instrumentales et acousmatiques depuis 1976, Denis Dufour joue à fond la carte de l'élan émotionnel, le registre de la passion. Volontiers lyrique, il maîtrise cette sensibilité affirmée pour explorer un nouveau territoire des sons. Hyperactif, il est également l'initiateur de la “nuit de l'acousmarave” (Perpignan, 2000), où les musiques électroniques populaires (techno, breakbeat, electronica) rencontrent la musique concrète, du festival de musique acousmatique Futura et des manifestations Motus. Personnage controversé, au discours volontiers provocateur, Denis Dufour incarne la face “rock'n'roll” de la musique contemporaine. Une attitude assez rare, dans le milieu de l'acousmatique, pour qu'on s'y intéresse de près...

### Denis, comment es-tu venu à la musique acousmatique, quel est ton parcours ?

Je crois que j'avais un goût inné pour la création, et très tôt l'intuition que je trouverais là un espace de liberté fantastique. Mes parents, issus de la bourgeoisie lyonnaise, n'étaient pas du tout musiciens mais ils fréquentaient le concert, le théâtre, l'opéra. Il y avait des disques à la maison. Je me suis gorgé très tôt de symphonies de Beethoven, que mon père adorait, de Berlioz, de Ravel... On me voyait scientifique, j'étais engagé dans des études de mathématiques à l'université, vite abandonnées, pour monter à Paris rencontrer Ivo Malec.

Malec m'a ouvert les yeux. C'est lui qui a examiné mes essais de jeune homme avec un œil bienveillant. Et c'est lui qui m'a indiqué la classe de Pierre Schaeffer. J'étais propulsé au cœur du son, et de sa recherche musicale la plus radicale, la plus

passionnée, la plus exigeante. La classe de Pierre Schaeffer en 1974, c'était une sorte de bateau ivre dont le capitaine, sûr de son cap (mais regardant déjà avec nostalgie du côté des rives désormais englouties de Bach et de Mozart) nous lançait dans cet univers fait d'attaques, de résonances, de morphologies, de toute une nouvelle approche cognitive et compositionnelle.

**Ta propre musique est encore mal connue par comparaison aux pionniers des musiques électroniques. On ne pense pas à toi comme à une référence aussi énorme que celle de Pierre Henry, Bernard Parmegiani, ou François Bayle. De plus, tu disparais facilement derrière tes multiples activités. Est-ce plus difficile pour des gens de ta génération de faire connaître leur œuvre ?**

Ma musique existe, mais elle n'est pas souvent jouée, c'est vrai. Parce que j'ai fait le choix peut-être de servir le genre avant de me servir moi, parce que contrairement à beaucoup, j'ai choisi à part égale deux voies parallèles dans la composition – instrumentale et acousmatique – et qu'il ne fait pas bon en France faire deux choses en même temps (et a fortiori, plusieurs) sous peine d'invisibilité. Là encore est à l'œuvre dans ce pays cette manie de vouloir comprendre, c'est-à-dire d'enfermer, au lieu de se laisser guider par les sens. Avec plus de 130 opus à ce jour, je ne crois pas être à la remorque de l'inspiration, et je manque tout simplement de temps pour m'auto-promouvoir. Je ne suis pas rentier et ce que je dirige, je l'ai forgé moi-même. Je n'attends pas la reconnaissance pour avancer, c'est peut-être là mon tort. Je n'ai pas d'ascenseur à renvoyer, je monte à pied, et c'est vrai qu'on a plus fière allure en prenant l'ascenseur.

**Tu t'es déjà exprimé à plusieurs reprises sous la forme de manifestes (qui ne t'ont pas attiré que des sympathies...) en faveur de la mise aux normes des appellations. Notamment entre musique concrète, acousmatique, électroacoustique, ou plus largement électronique, tu as fait un choix que beaucoup trouvent exclusif et finalement réducteur, pourquoi ?**

J'ai en effet opté au début des années quatre-vingt pour l'étiquette générique d'*art acousmatique*. La multiplication des dénominations, les guerres internes que se livrent chacun autour d'une appellation, et donc d'une personnalité, d'un groupe ou d'une “institution”, d'un style (je n'ose parler d'école véritablement, car cette école n'existe plus depuis longtemps, et c'est bien là le problème), ont produit un émiettement qui m'a donné l'envie de rassembler, d'essayer de mettre tout le monde d'accord en appelant un chat un chat, et le chat acousmatique est un chat de studio, pas un chat transformé *live* ni mixé en direct, c'est ainsi. *Concrète* renvoyait à une époque malheureusement révolue où le genre fut populaire. Donc dans l'extrême richesse des arts sonores (dont font partie la radio, les installations, l'électroacoustique à ses divers degrés de mobilité en direct...) j'ai tenté de préciser les choses, d'appeler *art acousmatique* toute œuvre liée à son support audio, et définitivement fixée, comme un film sur sa pellicule. Quant à l'appellation *musique électronique*, je ne peux m'y reconnaître vraiment pour deux raisons : la première est historique, elle tient à un genre précis dénommé *elektronische musik* et défendu pendant quelques années par Karlheinz Stockhausen, passé dans les studios de

Schaeffer mais qui s'était un temps opposé à lui sur l'origine des sources utilisées, lui ne jurant que par le calcul et la synthèse sonores. La deuxième raison tient à l'effacement programmé des mots et au vidage consciencieux de leur sens, comme en est bien décrit le mécanisme avec la *novlangue* imaginée par George Orwell dans son roman *1984*. On remplace *musique contemporaine* par musique nouvelle, puis musique nouvelle par musique d'aujourd'hui, enfin musique d'aujourd'hui par musiques actuelles, et comme la vocation du pouvoir c'est de se prolonger à tout prix, on subventionne toutes les musiques d'aujourd'hui, c'est à dire essentiellement les *musiques actuelles* qui ramènent le plus de suffrages. C'est ainsi que progressivement et *de facto* la "musique savante" actuelle est exclue de l'aide publique et des médias, sauf quelques rares institutions musicales gouvernées par des Lully d'aujourd'hui, qui sauvent leur mise par une politique plus politique que musicale menant à une régression inexorable de la création.

**Un peu dur comme constat... Mais on assiste pourtant de plus en plus à la rencontre, parfois fortuite, mais de plus en plus voulue, de la musique acousmatique avec la scène électronique. Comment appréhendes-tu, malgré tout, cette confrontation ?**

C'est assez amusant. Pas toujours passionnant, mais amusant. Ce qui est amusant, c'est de voir que l'on tente de combler avec une bonne volonté parfois feinte, parfois sincère, de part et d'autre, un fossé qui sépare – et séparera toujours, quoiqu'on en pense – musiques populaires et musiques savantes. Pourtant, il me paraît illusoire de vouloir combler une différence qui ne s'effacera jamais. Ça n'empêche pas les mélanges, les mixages, les métissages de toutes sortes, souvent intéressants, parfois convaincants, parfois non. Or la réalité, je le soutiens, c'est que la musique concrète a rendu possible l'émergence des musiques dites électroniques, et non l'inverse, tant au niveau de la préparation de l'écoute dans le public que de la nouvelle attention portée au son pour le son. Donc cette confrontation ne me fait pas peur, je ne l'appréhende pas, je n'ai pas peur du vide : le trop plein est de notre côté, c'est une évidence. Bien sûr il y a des DJ's, des musiciens techno, qui, malgré l'univers dans lequel ils baignent orienté presque entièrement vers le commerce et l'industrie, parviennent à devenir de véritables créateurs, *malgré*, et non *grâce à*. J'ai été un des premiers à les solliciter avec les programmations "métissées" des *acousmaraves* à partir de 1997, et à travers les différentes éditions du festival Futura (Laurent Ho, Pan sonic, Ryoji Ikeda, Aphex Twin, Bovine Life, Alva Noto, Squarepusher...) et tout ceci date déjà un peu. Plus récemment, nous avons fait une incursion sur la scène du Glaz'Art, mais nous avons rencontré là – malgré les bonnes intentions affichées a priori – un univers entièrement tourné vers la rentabilité qui n'a que faire de notre recherche exigeante du son, et ceci malgré une programmation elle aussi très éclatée qui a réuni

plus de deux cents personnes sur deux soirées en septembre dernier.

**Penses-tu malgré tout que ce côtoiement, ce dialogue, même s'il n'est pas toujours exempt de malentendus, puisse être un atout en faveur de la diffusion de l'art acousmatique, d'un certain retour à la popularité, ou au contraire, crains-tu le risque de dilution ?**

Comme je l'ai dit, je n'ai pas peur du vide, ni du dialogue, ni du côtoiement. Tous les gens qui me connaissent savent que je suis très accessible, et je crois pouvoir dire sans mentir que ma musique l'est aussi, que l'art acousmatique est sur le point de redevenir populaire, toutes proportions gardées... pour une avant-garde. Ceci dit, que la musique acousmatique redevenue populaire ou non, ça ne m'empêchera pas de faire des films (on appelle aussi l'acousmatique "cinéma pour l'oreille", ou plus vite dit : acousma). L'acousma est un atout pour les musiques électroniques qui trouvent là une source jamais tarie pour leur propre renouvellement. Et j'invite bien volontiers tous les artistes qui aspirent à faire durer leur popularité à venir faire un tour dans nos studios d'hérétiques. Un peu d'hérésie ne peut pas leur faire de mal, bien au contraire.